



Maxime GAUIN,

*Maître de conférences à l'université ADA, chercheur à l'Institute for
Development and Diplomacy*

LE KARABAKH EN 2022 : ensemencer un champ de ruines



*Mosquée Ghiasli (XVIII^e siècle), région d'Aghdam.
Détruite pendant l'occupation arménienne.*

Je me suis rendu trois fois dans les territoires libérés du Karabakh — en février, avril et juin dernier. Ce n'est pas une formule : rien ne remplace l'expérience directe, même quand on a vu beaucoup de photographies et qu'on sait de quoi sont capables les vandales qui ont dévasté ce territoire.

Partout, le contraste entre la destruction des uns et la volonté de reconstruire des autres vous saute aux yeux. Commençons par Fuzouli (visitée en avril) : à perte de vue, dans ce qui fut une ville prospère comme dans les campagnes (fertiles) alentours, ce ne sont que des ruines, qui ne peuvent plus que témoigner de l'acharnement des criminels de guerre à tout ravager. Mais au milieu de cette désolation, de cette monotonie presque désespérante, se dresse un aéroport international, flamboyant neuf, blanc dans le grisâtre des ruines, et surtout construit en moins d'un an. Le hasard a fait que, pour m'y rendre, je faisais partie d'un groupe où se trouvait une doctorante chinoise à l'université de Cambridge, Yingfeng Ji, spécialiste justement des infrastructures et des voies de communication. Spontanément, sans être sollicitée par quiconque, avec un visage où se lisait la plus franche admiration, elle nous dit que, même pour les critères chinois, édifier un tel aéroport en si peu de temps, c'était une performance.

Continuons avec Aghdam, que j'ai visitée deux fois (en février et en juin). J'avais vu, bien entendu, ces

photos aériennes montrant le caractère généralisé de la destruction, caractère qui rend tout à fait compréhensible l'expression employée par les Azerbaïdjanais : « L'Hiroshima du Caucase ». Et malgré cela, la vision directe de ce champ de ruines m'a durablement impressionné, au moins pour deux raisons. La première, ce sont les bâtiments qui ont été rasés jusqu'au sol — là où il ne reste même plus de ruines à proprement parler, seulement des traces horizontales et des gravats. La seconde, c'est l'ancienne place principale de la ville. Jamais je ne me serais douté que ce fût là : rien ne rappelait, même de la façon la plus fantomatique, un milieu urbain ; on eût dit plutôt une ancienne place d'un petit village ravagé par l'armée allemande en 1918.

Face à cette sorte de friche, à ce qui n'est même pas une page vierge tant les stigmates du vandalisme sont omniprésents, saisissants et criants, le plan de la future Aghdam ne peut manquer d'impressionner, par contraste, mais aussi en soi. Les quartiers d'habitation, les usines, l'université : tout est déjà prévu. Le souci environnemental se voit partout sur le plan ;





Musée du pain à Aghdam (inauguré en 1983), pillé et détruit pendant l'occupation arménienne de la ville.

l'après-hydrocarbures est déjà pensé, alors même que le boom pétrolier ne date que du milieu des années 2000. Singulière ironie que ces ressources si convoitées, et qui n'auront pleinement profité à leurs légitimes propriétaires que pendant une minorité du temps d'exploitation.

Pourquoi un tel gouffre entre cette frénésie destructrice et la reconstruction déjà en cours ? Le poids de l'histoire est indiscutable. Le 20 juillet 1920, le haut-commissaire français au Caucase, Damien de Martel, rapportait le massacre de quatre mille Azéris d'Arménie et l'expulsion « à coups de canon » de trente-six mille autres (Archives du ministère des Affaires étrangères, La Courneuve, microfilm P 16674). En décembre de la même année, le révérend H. William Harcourt, arménophile déçu, observait que les groupes de volontaires arméniens ont « dégénéré depuis la révolution [russe de 1917] en bandes de brigands et d'assassins » et que leur dissolution est un objectif d'autant plus illusoire qu'elles sont presque toutes « liées au parti qui a pris le pouvoir », la Fédération révolutionnaire arménienne (The National Archives, Londres,

Palais de la Culture à Fizouli, détruit pendant l'occupation arménienne.



Voilà ce à quoi ressemble Choucha après 30 ans d'occupation arménienne de la ville.



FO 406/45, p. 7). La haine des hommes se reporte facilement sur leurs biens. L'un des chefs de la révolte arménienne de Van, dans l'Empire ottoman, en 1915, a ainsi expliqué avec cynisme : « Durant les trois jours suivants, du 16 au 18 mai [1915], le pillage et l'incendie volontaire continuèrent. [...] Il était nécessaire de saccager et de détruire tous les quartiers habités par des Turcs, afin que ces derniers ne pussent plus nourrir aucun espoir de retour. » (Onnik Mukhitarian, *An Account of the Glorious Struggle of Van-Vaspouragan*, Detroit [Michigan], General Society of Vasbouragan/Raven Publishers, 1967 [1re édition, en arménien, Sofia, 1930], 1re partie, p. 117).

Dans le cas du Karabakh, y eut-il aussi la crainte de perdre au moins une partie des territoires volés ? Peut-être. En tout cas, il y avait clairement la conscience de l'incapacité à le mettre en valeur — comme en témoigne aussi la largeur extraordinaire des champs de mines. Il suffit de voyager depuis Bakou, vers l'ancienne ligne de front, ou, au moins, de regarder les photos aériennes et les images prises par des satellites : presque jusqu'à cette ligne, les terres sont habitées, exploitées pour l'agriculture, du côté qui est resté constamment azerbaïdjanais. Le mythe de la « terre arménienne ancestrale » ne peut pas recevoir de plus cinglant démenti qu'en comparant les dévastations, la reconstruction déjà en cours et les campagnes azerbaïdjanaises en deçà de l'ancienne ligne de front.

Mais il y a encore autre chose. C'est à Choucha qu'elle se présente au visiteur. Toute personne qui s'y rend peut y vérifier que les Arméniens vivaient, entre 1992 et 2020, dans des logements sociaux soviétiques, où la laideur l'y disputait à l'archaïsme des installations électriques. Je n'ai pas demandé à y entrer, mais il n'y a pas grand risque à supposer que l'intérieur est à la mesure de l'extérieur. J'ai vu, dans des villes, et même dans des villages du sud de l'Égypte, des immeubles beaucoup plus riants. Or, les belles demeures azerbaïdjanaises du XIXe siècle ont toutes été détruites. Il en reste au mieux la façade. Nous sommes pourtant dans l'ancien oblast du Haut-Karabakh, dans une ville que les nationalistes arméniens nous présentent comme la leur depuis « des millénaires », pas moins (peu importe qu'elle ait été fondée, par des Azerbaïdjanais, au XVIIIe). Mais même la Gestapo n'a pas endommagé un seul immeuble parisien : elle en a accaparé certains, pour en profiter. La volonté de prétendre, contre toute évidence, que Choucha (appelée, de façon ridicule, « Chouchi »...) n'est pas une ville azerbaïdjanaise, aura été plus forte que le désir de confort que chacun porte en soi. Ceux qui veulent savoir ce qu'est la haine, dans ce qu'elle a de plus gratuit et d'autodestructeur, doivent se rendre à Choucha.

Ils auront d'autant moins à le regretter qu'ils verront beaucoup plus et beaucoup mieux. Deux hôtels ont déjà été construits, les premiers équipements (coiffeur,

Quartiers civils de la ville de Gandja détruits par des missiles balistiques arméniens le 11 octobre 2020.

boulangerie, commerces, etc.) sont déjà là. Quant au regard des premiers habitants revenus, il est inoubliable. Il défie la description, mais il mérite aussi qu'elle soit quand même tentée. Disons que dans ces yeux, se lisent tout à la fois la joie de revenir chez soi (particulièrement émouvante chez les plus de soixante ans) et l'espoir qu'une vie normale s'impose dans la ville, au-delà de quelques îlots de reconstruction.

Et puis, en contrebas de Choucha, se trouve Khankendi, que les nationalistes arméniens persistent à appeler, non pas même du nom que lui donnaient les Arméniens avant l'époque soviétique, mais Stepanakert, d'après le prénom de Stepan Chaoumian, l'ami de Staline, pendu par des Russes anti-communistes pour avoir organisé le massacre de plus de huit mille Azerbaïdjanais (peut-être douze mille) à Bakou, en mars 1918. Vue d'en haut, Khankendi est une énigme. Combien de ses habitants, sont véritablement représentés par les criminels

de guerre qui ont tiré sur Gandja ? Ceux qui ne le sont pas réussiront-ils à changer leur personnel dirigeant et à permettre ainsi la coexistence, après le départ des militaires russes ?

Comme pendant de ces questions insolubles, une certitude. En rentrant à Bakou, le visiteur ne peut que remarquer, à nouveau, l'ampleur du renouvellement urbain — l'élimination des dernières verrues architecturales héritées de l'époque soviétique. 🌱



Résultat de frappes de missiles balistiques arméniens sur des maisons d'habitation de la ville de Gandja. 4 octobre 2020.